

Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance

Jean Bédard

Volume 43, Number 2 (252), May 2001

L'expérience mystique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32729ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bédard, J. (2001). Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance. *Liberté*, 43(2), 7–23.

Nicolas de Cues
et
le bonheur mystique de la docte ignorance
Jean Bédard

Mystique, du grec *mustêrion*, signifie « initié (à un métier) », au métier d'humanité bien entendu. Humanité, cette étrange fracture tirant sa vie du hiatus même entre le devenir et l'être, l'infini et le fini, le sublime et le monstrueux, le connu et l'inconnu, l'amour et la haine, l'action et la soumission, la pureté et la confusion, la stabilité et l'itinérance, le tout et les êtres singuliers... Mystique se rapporte aussi au « caché », au vide de « l'entre-deux », à l'embrasure de l'âme qui ouvre à l'inconnu. Mystique est celui qui est régénéré en régénérant. On le voit disparaître dans le gouffre, on le voit en revenir, on se dit que c'est en lui que Dieu a trouvé le moyen de se dépasser lui-même.

On définit le mysticisme aujourd'hui comme étant le désir, éprouvé comme sacré, antérieur et postérieur à toutes justifications rationnelles, d'être sans illusion en relation directe avec le réel de tout ce qui nous est donné à voir, à sentir et à palper. Il y a ceux qui attendent de savoir pour oser et il y a les mystiques, ceux qui font le saut. Le sceptique attend la certitude et combat les incertitudes, le mystique court au devant de son doute et l'éprouve. Mais ce n'est pas un fou, il ne plonge pas dans le vide,

il plonge à partir du vide. Le scientifique dit : « Je ne sais pas ». Le scientifique dit : « Je sais ». Le mystique dit : « Je sais que je ne sais pas, c'est pourquoi j'aime tellement la vie ».

Nicolas de Cues (1401 – 1464) a mis en forme cette docte ignorance qu'il nomme amour puisqu'elle crée de l'homme nouveau à partir du manque de Dieu. En hébreu, le verbe *iodah* signifie à la fois aimer et connaître. Cette connaissance méta-rationnelle, cette connaissance d'amour qui comble les hiatus d'où l'homme tire son humanité, quel est son fondement ? Et quelle est son éthique ? C'est à ces deux questions que nous tenterons de répondre en nous servant de quelques-unes des torches allumées par le cardinal Nicolas de Cues.

Le réel des réalités qui sont devant moi ou en moi n'est pas représentable, ce qui est représenté n'est qu'un moment et un mode d'être. Le cercle par exemple peut être représenté, donc il n'y a pas de cercle dans la réalité. La raison fabrique des représentations, la réalité ne peut pas être conforme aux représentations de la raison. La raison est incapable de Dieu car il est trop infini, elle est incapable de l'univers car il est trop grouillant. Dès que je m'approche du principe de réalité de quelque chose, ce principe cesse d'être représentable. Au mieux, toutes les représentations ne sont que de bonnes analogies. Le réel se rend visible mais reste non représentable.

Je propose ici un exemple très contemporain en résumant un article sur la mécanique quantique de Jean-Marc Lévy-Leblond et de Alain Laverne qu'on peut aisément retrouver dans l'encyclopédie *Universalis* (1998), à la page 358 du tome 19. L'exemple est un peu long, mais le détour en vaut la chandelle. Notez ici que je sais bien qu'il est d'usage douteux quoique courant de mêler mystique et quantique. Je ne veux surtout pas faire d'amalgame science-religion. Simplement, il est de mise de puiser des exemples à même les mythes de l'époque où nous vivons. N'y voyez donc que simple comparaison.

La physique classique (pré-quantique) connaît essentiellement deux catégories d'objets : les corpuscules et les ondes. Les

premiers sont des entités séparées les unes des autres, localisables précisément dans l'espace-temps. Quant aux ondes classiques, elles décrivent des phénomènes non localisés, occupant de grandes régions de l'espace-temps. Elles se superposent, donnant ainsi lieu à des interférences.

La mécanique quantique a procédé à une remarquable unification de ces deux catégories. Les auteurs nous proposent cette expérience : soit un dispositif formé d'une source d'énergie, d'une paroi d'acier percée de deux trous et d'un écran récepteur. Envisageons trois situations : la source émet des corpuscules, la source émet des ondes, la source émet des « quanta ».

a) La source d'énergie émet des corpuscules classiques. On imaginera, par exemple, une mitrailleuse tirant de façon désordonnée dans toutes les directions. La paroi blindée arrête les balles qui ne peuvent passer que par un trou ou l'autre. Le nombre de balles arrivant sur l'écran est bien la somme du nombre des balles passées par l'un ou l'autre des trous.

b) La source d'énergie émet par exemple un son. L'intensité du son est répartie sur l'écran non pas en deux taches, mais en de multiples halos dégradés formant une sorte de tapisserie. En effet, l'onde sonore, non localisée, passe à la fois par les deux trous. Les ondes s'additionnent lorsqu'elles sont en phase et se soustraient dans le cas contraire. Entre les taches les plus foncées et les espaces blancs, il y a continuité de dégradés.

c) Utilisons maintenant une source lumineuse. Si l'intensité de la source lumineuse est forte, elle réagira à peu près comme une onde. Mais si l'on diminue considérablement l'intensité de la source lumineuse, elle réagit comme s'il s'agissait des particules (les photons). Dans tous les cas intermédiaires, donc dans presque tous les cas, la répartition sera beaucoup plus compliquée.

On en conclut que les photons (et par extension toutes les énergies binaires) ne sont assimilables ni aux corpuscules ni aux

ondes de la mécanique classique¹. Bien que ces « objets quantiques » ne puissent être représentés ni dans l'imagination ni dans un espace géométrique, on peut formaliser de façon cohérente leurs comportements afin de tirer des approximations techniquement utilisables.

Évidemment, Nicolas de Cues n'avait pas découvert les lois de la quantique, mais il considérait qu'aucun atome ne pouvait être stable puisque la stabilité est représentable dans un espace géométrique, qu'aucune planète ne pouvait être parfaitement circulaire puisque le cercle est représentable, etc.

Pourquoi donc une représentation rationnelle ne peut-elle pas correspondre à la réalité ? Parce que c'est la raison qui réduit le réel à l'état d'image (représentation). Or une image n'est toujours qu'un reflet et une simplification. L'image du soleil n'a pas la chaleur du soleil, n'a aucune de ses propriétés, et si je regarde une image du soleil de très près, je me rends compte qu'une infinité de détails ont disparu par rapport au vrai soleil.

La raison semble poursuivre un modèle de perfection basé sur la stabilité, la régularité, la simplicité et la symétrie. Elle cherche à réduire le réel en le moins de lois mathématiques possible. Cela est très profitable lorsque l'objectif est d'utiliser les forces de la nature en vue de buts choisis par l'homme, mais cela n'a plus rien à voir avec la science et la lucidité si l'on confond le modèle avec le réel : scientisme périlleux s'il en est, puisqu'il peut amener l'homme à traiter la nature comme si elle était un objet d'exploitation.

Le mystique peut être reconnu, entre autres, par le fait qu'il ne prend jamais la représentation pour la réalité. Le mystique, c'est celui qui sait avec une intime certitude que ce qu'il sait (l'en-

¹ En vérité, les concepts mêmes de corpuscule et d'onde ne sont que deux approximations, valables uniquement à l'échelle macroscopique et seulement pour certains phénomènes particuliers. En réalité, il n'existe pas dans la nature ni de corpuscules ni d'ondes. (Même une balle de fusil se comporte comme un « objet quantique », mais pour que les effets de délocalisation quantique se fassent sentir, la balle de fusil devrait avancer si lentement que pour franchir un mètre, il lui faudrait autour de quinze milliards d'années ! Disons que l'effet ondulatoire est négligeable. Voir G. Lochak, S. Diner, & D. Fargue, *L'objet quantique*, Paris, Flammarion, 1989, p. 27.

semble de ses représentations) n'est qu'une construction utile. Mais il va bien plus loin, il fait de ce savoir, pour ainsi dire négatif, un savoir positif : « Cela signifie, se dit-il, qu'il y a en moi une autre forme de connaissance [qu'il appelle la connaissance d'amour], car sinon, par quel miracle est-ce que je saurais que je ne sais pas ? » La docte ignorance, c'est ce savoir sur le savoir rationnel. Il n'est en rien un savoir irrationnel, il constitue un savoir méta-rationnel. Ce n'est pas un retour aux religions primitives, c'est un retour au primitif de la connaissance.

Pour Nicolas de Cues, le mystique n'est pas un sorcier, un chaman ou un magicien exploitant des forces occultes. Il n'est pas non plus un simplificateur qui croit pouvoir tout expliquer par des représentations. Il n'a rien à voir avec les anti-intellectuels qui recherchent la gnose, le Graal, au mépris de la science. Il est le contraire de cela. Il utilise toute sa raison, il veut que sa raison aille au bout d'elle-même.

La quantique n'aurait pas été découverte sans le modèle des particules et celui des ondes. Il fallait plutôt aller au bout de ces simplifications et de ces réductions pour découvrir le « quantum » non représentable mais en partie formalisable. La découverte du « quantum » n'est pas simplement utile, elle nous dit quelque chose de l'univers, elle nous dit quelque chose du réel. Or le réel, c'est ce qui passionne le mystique.

Le « quantum » débouche sur un très grand nombre de questions. C'est donc une découverte qui précise notre degré d'ignorance du réel. Ce qu'aime le mystique, c'est de se sentir inonder par toutes les choses qui le dépassent (nature, homme, Dieu), c'est pourquoi il s'intéresse à la science comme à un chemin de questions menant au bord de la réalité. Cependant, jamais il ne prend la représentation pour la réalité.

Ce dépassement de la raison, le cardinal de Cues l'appelle la « transomption ». On arrive à la transomption en allant au bout des ressources de la raison. Plus le savoir avance, plus grande m'apparaît l'immensité dans laquelle je suis baigné. La science débute par l'étonnement et mène à l'émerveillement ; entre les

deux, le pont s'agrandit sans cesse me donnant ainsi une mesure toujours plus large de la démesure du réel.

Dès que l'on s'approche d'un principe premier, que ce soit en physique, en chimie, en histoire, en psychologie, en théologie, on touche au caractère non représentable du réel. Par exemple, à l'approche du zéro Kelvin les atomes ont tendance à ne former qu'un seul atome et la lumière peut atteindre des vitesses presque infinies (elle n'est plus dans le vide). À la limite, on pourrait supposer qu'au zéro absolu (qui ne peut jamais être atteint) l'infiniment grand et l'infiniment petit se rejoindraient (comme le pensait Nicolas de Cues).

En thermodynamique, on considère que toute dépense d'énergie se paie en informations et que, de ce fait, la quantité d'ordre et de complexité ne peut être qu'en réduction dans un univers en expansion. Localement, en revanche, cette immense affaissement de l'information produit des niveaux croissants de complexité. Il y a donc des « lieux » étranges où le désordre produit de l'ordre, des lieux non pas de juxtaposition des opposés mais de croisement des opposés dans un dépassement par le fond, dans un troisième « état d'être », non représentable et pourtant plus près des fondements de la réalité. En psychologie des profondeurs, il y a forcément un « lieu » où l'inconscient et le conscient se rejoignent, un lieu ni conscient ni inconscient. En sociologie, il y a forcément des « lieux » où l'individuel et le collectif se touchent et se dépassent. En politique, pouvoir et loi se rencontrent quelque part. En histoire, réitérations et nouveautés, tradition et modernité ont forcément une source commune.

Tous les chemins de connaissance, dès lors qu'ils s'approchent de leur principe, plongent dans un « nuage d'inconnaisance² ». Ce n'est pas que le réel se cache derrière un mystère, non, à l'inverse, c'est parce qu'il se manifeste et se présente qu'il se donne à connaître comme inconnaissable. C'est parce que le peintre peint que ses peintures le montrent comme ne pouvant pas être dépeint. Ce qui produit une chose se présente à travers cette chose comme un incernable discernable. Si j'aime une

² Titre d'un petit traité de mystique anonyme du XIV^e siècle.

femme, plus je la connais, plus je la connais comme inconnais-
sable. Un homme qui dit connaître sa femme confond sa repré-
sentation et la réalité ; il ne l'aime plus, il aime une image. Le
couple généralement en meurt (par stagnation ou division).

De même que pour tout principe premier d'une science, mes
représentations de Dieu ne peuvent tout simplement pas corres-
pondre à Dieu. « Sois l'athée de tes dieux », aurait pu dire Nicolas
de Cues en notre siècle où les hommes ne sont athées que du
dieu des autres (en fait, de la représentation qu'ils s'en font).
Comme le faisait déjà remarquer saint Bonaventure : dans la na-
ture, il n'y a pas de représentations mais simplement une pure
présentation.

Si je me représente Dieu de telle façon, cela a pour utilité de
me faire connaître ce qu'il n'est pas. Les représentations de Dieu
de toutes les cultures de tous les temps ont pour très grande uti-
lité de couvrir l'esprit de tout ce que n'est pas Dieu. Et ce n'est
pas rien ! Les mots sont les vêtements de l'invisible. En Occident,
nous devons cette découverte fondamentale à Denys de
l'Aréopage (qui n'est pas sans prédécesseurs cependant), en
Chine, Lao Tseu l'énonce avec une clarté inégalée, au Moyen-
Orient, la poésie soufiste la chante avec une grâce incomparable.

Cette théologie négative (appelée apophantique) est extraor-
dinairement positive en ce qu'elle aiguise mon intuition de Dieu.
Le vêtement séduit, c'est sa fonction. C'est pourquoi le mystique
ne s'oppose pas au théologien, il travaille avec lui à connaître le
Dieu construit par la raison afin d'affiner sans cesse son *intuitus*
de Dieu. Il arrive généralement à saisir Dieu comme un « Je ne
sais quoi, Source de je sais quoi ». Tout sort de Lui et pourtant on
ne doit pas Le confondre avec le spectacle qu'Il nous donne à
voir.

Prenons un exemple bien exploité par Nicolas de Cues dans
son magnifique livre : *Le Tableau ou la vision de Dieu*. La vue et
le visible, l'intelligence et l'intelligible enfoncent nécessairement
leurs racines dans la même Source puisque leur existence même
dépend du rapport entre la vue et le visible, du rapport entre l'in-

telligence et l'intelligible. Mais la Source ne peut pas être ce qu'elle produit. La Source ne peut être confondue avec la vue, le visible, l'intelligence ou l'intelligible. Cependant tous les actes de voir dans mon existence me permettent de sonder la largeur, la hauteur et la profondeur de cette Source. Tous les actes d'intelligence de ma vie me permettent de sonder la Source même de l'intelligibilité. La raison ne peut se représenter sa Source (l'Intellect, le *Noûs* grec), puisqu'elle en origine. Ce qui fascine dans l'exercice de la raison, c'est que plus on pratique la raison, plus on fait apparaître sa fondation méta-rationnelle.

La contemplation mystique, c'est l'accroissement de la connaissance d'amour (la docte ignorance) pour la Source des sources. La jouissance mystique n'est pas uniquement reliée à l'émerveillement éprouvé devant le réel, mais aussi et surtout à l'émerveillement éprouvé pour la Source même de l'émerveillement.

Maître Eckhart fait révolution en « dé-couvrant » que le tréfonds de l'âme, le tréfonds de l'univers et le tréfonds de Dieu, c'est un seul et même tréfonds. En d'autres termes, non seulement il n'y a qu'un seul principe premier (découverte de Plotin), mais ce principe premier s'exerce en moi comme il s'exerce en lui-même. Donc, me connaître moi-même dans mon tréfonds, c'est exactement la même chose que de connaître Dieu dans son tréfonds et, pourtant, cette connaissance ne peut se dispenser de la médiation de l'univers naturel. Psychologie de tréfonds et théologie sont assimilables à condition qu'elles traversent la nature.

De ce fait, la connaissance d'amour, la docte ignorance n'est rien d'autre que l'intuition de soi ressentie dans la contemplation de la nature. C'est pourquoi cette connaissance d'amour produit de l'être au même titre que la connaissance de soi, pour l'artiste, produit de l'art. Produire par amour de l'être, c'est la nature même de la Source. L'éthique du mystique n'est pas une éthique du comportement (une manière d'agir), mais une éthique de l'être (un art de faire de l'être à partir de soi). Cependant, la médiation du cosmos naturel est incontournable.

De plus, on doit clairement discriminer ici la psychologie du tréfonds et la psychologie des profondeurs. Le tréfonds d'un puits, c'est sa source. Le tréfonds d'une maison, c'est le roc sur lequel repose sa fondation. La profondeur d'un puits, c'est l'espace cylindrique entre le haut du puits et le bas du puits. La profondeur de la maison, c'est le produit de la longueur, de la largeur et la hauteur de sa fondation. Le psychologue des profondeurs visite les espaces intérieurs intermédiaires. Le mystique connaît d'amour son tréfonds.

Par ailleurs, c'est à la Source de faire le travail d'accroissement de l'être et non à la volonté ou à la conscience. La conscience n'a pas de travail à faire autre que celui de jouir de la Source (c'est déjà beaucoup !). Le métier du mystique n'est pas de se construire vertueux, mais de s'émerveiller de ce que la Source fasse son œuvre de vertu en lui comme elle le fait dans la nature. Marguerite Porète a parfaitement saisi que le chemin mystique commence à partir du moment où la confiance en la Source est telle que l'âme est complètement libérée de la tâche d'imitation des vertus. Le mystique ne travaille pas sur lui, son travail est ailleurs, j'y reviens.

Imiter les vertus, c'est-à-dire tenter de se conformer à la représentation que l'on se fait de la bonté, de la charité, de la justice, etc., c'est une imposture. Cela consiste à tenter de faire un bien dont le contraire est un mal. Le mystique sait que tous les comportements résultent d'une source et qu'ils sont forcément à la fois bien et mal alors que la source, elle, n'est ni bien ni mal. Certes, le mystique cherchera toujours à faire le moindre mal et le meilleur bien possible, il y consacrera toutes ses facultés. Mais ce qui lui importe, c'est de couler de Source. Ce qui lui importe, c'est la qualité de l'être qui agit. Il ne cherche pas le comportement vertueux, il laisse la vertu opérer en lui. Or, le propre de la vertu n'est pas tant de trouver les comportements justes que d'accroître l'être de celui qui agit. Marie de l'Incarnation ou Mère Teresa n'ont pas forcément agi avec plus de sagesse que bien de leurs contemporains. Mais elles avaient un être tel que, malgré leurs comportements souvent discutables, elles éveillaient les gens à eux-mêmes, elles les mobilisaient vers l'aventure de

l'être, elles les émancipaient y compris du modèle qu'elles leur donnaient à voir.

Certes, il y a eu des mystiques à la fois sages et savants, capables de transcender leur culture, leur religion, leurs convictions et ainsi capables d'optimiser les résultats de leurs actions comme ceux de leur être, mais ces sages saints et savants ont très peu de chances d'être reconnus par qui que ce soit. Personne ne les a remarqués (il est difficile de s'en faire une représentation). Et si on les a remarqués, leurs disciples se sont dépêchés à dissoudre leurs œuvres et leur être dans un corpus de représentations (généralement un livre).

J'arrête là pour ce qui est des fondements spéculatifs du mysticisme.

Il y a eu une époque (le classicisme) où toute cette spéculation qui part d'Anaxagore et culmine, à la Renaissance, avec Nicolas de Cues, a été ridiculisée, dédaignée, méprisée autant par les rationalistes que par les romantiques (il est toujours aisé de rire de ce qu'on a d'abord caricaturé). Néanmoins, cette réflexion sur la Source des sources fonde le mysticisme. Sans elle, le mysticisme pourrait n'être qu'une hystérie plus ou moins contrôlée.

Alors, qu'est-ce que l'expérience mystique ? En premier lieu et pour éviter toute confusion aux graves conséquences, rappelons que ce n'est pas une expérience intérieure de l'intériorité, ce n'est pas de l'introspection. L'homme ne peut ni se connaître ni connaître Dieu uniquement par l'intérieur. La médiation de l'univers (le théâtre du dialogue homme – Dieu) est incontournable. Aucun mystique véritable n'a cherché à réaliser un programme de communication directe avec l'au-delà. Cela mène forcément à la folie (tout système bouclé sur lui-même se détruit). Mon prochain et la nature sont des indispensables. Et pour être sûr de ne jamais être piégé, le mystique s'éprouve dans les sciences et par l'exercice de la raison, il s'éprouve dans l'interaction avec autrui et sa communauté. Il aime être mis à l'épreuve par la raison cri-

tique. Il cherche qui pourrait bien découvrir en quoi il se trompe. Il abhorre l'illusion.

L'expérience mystique, c'est une expérience intérieure de l'expérience extérieure. Prenons la plus « intérieure » des mystiques, Thérèse d'Avila. Elle a d'abord fait l'expérience que le monde était en feu (c'est son expression) : « ... j'appris les calamités qui désolaient la France, les ravages qu'y avaient faits les malheureux luthériens, et l'accroissement rapide que prenait cette secte désastreuse. J'en éprouvai une douleur profonde. Comme si j'y étais pour quelque chose. »

Peu importe si son expérience du monde était théologiquement, sociologiquement ou politiquement juste. Elle fut saisie par la souffrance du monde. Elle avait fait une expérience intérieure de l'expérience extérieure. Lorsqu'elle réitéra le cri de ralliement des mystiques : « Dieu seul », c'était pour montrer que l'expérience extérieure (l'amour du prochain qui la poussait à l'apostolat) n'est une expérience réelle que si c'est une expérience intérieure. Saint François avait dit : « Dieu et toute chose ». La mesure d'intériorité de l'expérience extérieure se nomme sentiment (par opposition à émotion). Le sentiment n'est rien d'autre qu'un état d'âme mesurant sa quantité d'être. Plus j'ai d'être, plus l'amour est vif. Cet amour survit dans les plus grandes nuits. C'est d'ailleurs dans le silence émotif qu'on peut en faire le meilleur discernement.

Sans intériorité, l'expérience extérieure est dénuée de sentiment, elle ne mobilise pas l'existence humaine vers l'action. Or, la contemplation n'a de valeur et de mesure que dans l'action. On mesure la puissance de la contemplation à rien d'autre qu'à la vigueur de l'action qui en découlera. La clef de cette action mystique, Thérèse d'Avila la livre dans son langage et sa culture : « J'ai dit que le démon nous inspire parfois des désirs sublimes, afin que, laissant de côté les choses possibles, nous nous tenions satisfait d'avoir aspiré aux possibles. Je vous dirai donc : ne visez pas à faire du bien au monde entier, contentez-vous d'en faire aux personnes de la société desquelles vous vivez. Le Seigneur

regarde moins la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les accomplissons. »

Le mystique croit que le sentiment, le rayonnement de l'amour, constitue l'ingrédient actif de l'action. Qui peut contredire ? Le contraire de l'action mystique, c'est l'action bureaucratique (sans sentiment d'amour), et quel est son fruit ? On peut même se demander si une action très juste faite sans amour produit de meilleurs résultats qu'une action plutôt gauche faite avec amour. L'éthique de l'être (la vertu au sens ontologique du terme) et l'éthique du comportement (la meilleure action possible) ne peuvent pas être synonymes l'une dans l'autre. Le mieux, c'est d'avoir les deux : sainteté et sagesse.

Évidemment, le sentiment d'amour n'est pas l'émotion d'amour. Le sentiment d'amour naît du tréfonds. Cela ne veut pas dire que le mystique aime indifféremment tous les hommes comme le soleil arrose de sa lumière toutes les planètes. Ce serait là une insulte pure et simple au prochain : « Je t'aime parce que je suis amour et que les circonstances t'ont mis sur mon chemin (sous-entendu : si un autre que toi s'était présenté, c'est lui que j'aimerais). » Quelle manière humiliante et fautive de réduire une personne à l'universel !

Non, l'amour n'est pas une expérience intérieure, c'est une expérience intérieure de l'expérience extérieure. J'aime cette personne parce qu'elle m'émerveille. Cet émerveillement vient de la rencontre de deux personnes ; ce n'est pas l'émergence d'un volcan, c'est le contact électrique entre deux sources d'énergie. La mystique est le contraire de la fuite du monde, c'est le face-à-face avec la misère humaine telle qu'elle se présente sur le théâtre cosmique.

Alors, qu'est-ce qui distingue le mystique du travailleur social ? Le mystique a saisi cette misère par le fond. Pour le mystique, la misère est un élément constitutif du réel. Je suis un misérable plongé dans la misère. Il sait qu'il est un misérable parmi les misérables et qu'il ne sera donc pas la solution. Il sait que la solution et le problème dansent autour de la même

Source. Il sait que la solution de scandale de la souffrance est dans la souffrance. Il sait que dans le tréfonds de la souffrance, il y a quelque chose qui a une vertu, c'est-à-dire quelque chose qui opère à abolir la souffrance.

Le mystique n'accepte pas la souffrance comme une fatalité. Rien en lui ne respire la résignation. Au contraire, il se donne pour mission de soulager la souffrance. Tout son amour est concentré sur ce projet : réduire la souffrance (la sienne et celles des autres). Cependant, il considère que la fuite de la souffrance est le pire des moyens pour soulager la souffrance. Le déni de la souffrance engendre révolte, angoisse, peur, tout ce qui accroît la souffrance.

Jamais il n'accepte, jamais il ne dénie. Il a découvert, à un niveau d'expérience si intime qu'aucune évidence ne peut être plus claire pour lui, que la Source est opérante et qu'elle opère du dedans de la souffrance exactement comme du dedans du bonheur. En d'autres termes, la souffrance comme le bonheur peuvent être occasion de production d'être ou de destruction d'être. Ce n'est pas l'occasion qui fait l'être, mais toute occasion peut être saisie pour faire de l'être.

Nous l'avons dit, dès que l'on cherche à s'approcher d'un principe premier, on entre dans une sorte de quantique, dans une sorte de nuage d'inconnnaissance. Les « objets quantiques » de la physique sont le « quantum », le « chaos créateur », le « trou noir », etc. La psychologie a ses « objets quantiques », toutes les sciences ont leurs « objets quantiques ». Eh bien ! le cœur aussi a ses « objets quantiques » dans lesquels bonheur et malheur touchent à la « coïncidence des opposés » (expression de Nicolas de Cues). La souffrance est représentable, le bonheur est représentable, mais leur source commune ne l'est pas.

Le lieu où se rencontrent bonheur et souffrance est l'innommable moteur le plus puissant de l'action humaine. Si la philosophie a généralement opposé souffrance et bonheur, toute la littérature, de la poésie jusqu'au grand roman, semble unanime sur le sujet : pas de bonheur dissocié de la souffrance. Pratiquement

toutes les œuvres littéraires scrutent ce mystère. Pourtant le mystique est le contraire du masochiste. Il connaît le pouvoir potentiellement destructeur de la souffrance, il sait que ce n'est pas la souffrance qui crée de l'être, mais quelque chose qui lutte contre la souffrance dans la souffrance. Son objectif est la réduction de la souffrance. La mystique n'est pas une gymnastique de privation sensorielle amenant à des déséquilibres psychiques générateurs d'hallucinations. Elle n'est pas de l'énergie sexuelle sublimée, de l'anorexie créatrice ou une suspension de la volonté propre devant les forces subconscientes.

Le mystique veut réaliser toute la femme ou tout l'homme qui est en lui. Il se sert donc de toute sa raison, de tout son entendement pur (intuition), de toutes ses forces d'action, de toutes ses expériences concrètes, de tous ses sentiments, de toute son émotivité, de tous ses désirs, de tout son corps pour faire la femme ou l'homme tel que Dieu le veut : bienheureux. Il répond à tous ses besoins humains, mais ne se fait pas pour autant esclave des besoins créés ou exacerbés par la publicité.

Le mystique veut réduire la souffrance partout où elle est. Mais, pour lui, cela ne peut se faire qu'en pénétrant la souffrance jusque dans son tréfonds. Parce que c'est par le tréfonds que la souffrance s'incurve et s'implose en un rayonnement étonnant de vie. Pénétrer la souffrance jusque dans son tréfonds, ce n'est pas forcément l'endurer telle quelle. Il n'y a pas ici exploit de volonté, mais exercice de conscience. Le mystique n'est pas un fakir, il suit sa nature pour en tirer toute la substance humaine.

Le mystique affirme que le malheur, comme le bonheur, peut être occasion de production et de régénération de l'être. Mais comment est-ce possible ? Supposons que la souffrance vienne m'envelopper, qu'elle m'entraîne en elle comme un trou noir. Il arrive un temps où je ne suis plus capable d'y faire face. Elle me vide de mon être, elle me réduit, elle m'anéantit. « Alors, dit le Nuage d'inconnaissance, tapis-toi en-dessous tel un lâche et couard vaincu en bataille, rends-toi en toute confiance³. »

³ Anonyme, *Le Nuage d'inconnaissance*, traduction d'Armel Guerne, Paris, Seuil, 1977, p. 109.

Si, dans mes instants de bonheur, j'ai su capter un peu du nectar de la beauté des mers et des montagnes, des arbres et des oiseaux, des sages et des pauvres, je peux faire confiance, je peux capituler en toute confiance. Du dedans de cette souffrance surgit de l'être. Ce qui m'était impossible se réalise par une force qui remonte de Source. Telle une pompe à vide, de ce que je ne connais pas, de ce que je ne peux pas, émerge une nouvelle énergie. Le mot vertu n'a pas d'autre sens. La vertu n'est rien d'autre que cette nouvelle densité d'être pompée à même mes défaillances par la confiance et l'amour.

La substance nouvelle qui remplace l'ancienne est si riche de réalité et d'intuition de la réalité que maintenant le mot Dieu n'est plus vide de sens et pourtant je ne peux rien en dire. C'est lui qui recrée mon être. Ce qui était crainte, méfiance, irrésolution est devenu confiance, énergie d'action, volonté de création. Du sein même de la souffrance, une sorte de joie a fleuri. Ce qui s'opposait, souffrance et joie, se poursuivent désormais comme le vent et les vagues sur la mer. Ce jeu créateur a cessé de m'effrayer.

Voilà le cœur du paradoxe : ce surplus d'être qui est né d'en dessous de la souffrance n'aspire qu'à faire disparaître la souffrance du monde. L'âme qui en ressort luttera de toutes ses forces pour soulager ses semblables. Le non-mystique, c'est celui qui n'a pas fait cette expérience, à tel point que la souffrance d'autrui l'indiffère ou l'indispose. À fuir la souffrance, il la produit en lui et tout autour de lui. Le mystique est ressorti du gouffre, recréé. Il sait d'expérience que dans la pire des situations, là où il ne peut plus rien, il y a un « je ne sais quoi » (expression de Jean de la Croix) qui remplit de joie, d'espérance et d'amour tous les espaces vides laissés par la souffrance. Cette expérience a fait de lui un être qui soulage, qui allège, qui adoucit, qui reconforte.

Les bonheurs de la vie, petits et grands ont exactement la même propriété. Cependant, il est difficile de découvrir les fractures d'où surgit l'être du bonheur tant que l'on n'a pas fait l'expérience de la souffrance assumée. Pourquoi ? Parce que celui

qui ne sait pas par expérience que, même dans la souffrance, l'être est en récréation dans la mesure de sa confiance, celui-là a peur de perdre son bonheur. Il se crispe dessus et donc en profite très peu. Car pour profiter du bonheur, pour vraiment en jouir, on doit s'abandonner à lui en toute confiance.

Il est connu de tous les mystiques que l'art du bonheur est très difficile. En effet, son fruit n'est pas plus en lui qu'il n'est dans la souffrance. Je dois y plonger jusque dans ses moelles pour en saisir les substances créatrices. Il me faut toucher à la Source même du bonheur. Combien s'agrippent à son mode et à ses circonstances ! Il suffit alors d'un accident, voire d'un incident des plus banals pour tout faire basculer. L'arbre devant leur maison en sait plus qu'eux sur le sujet car, lui, il absorbe les substances du soleil même sous la pluie et les nuages. Les arbres grignotent tranquillement la lumière sous tous ses modes et ne s'écroulent pas au premier nuage.

L'art du bonheur ne sera jamais indépendant de l'art d'assumer les inévitables souffrances. Cependant, la vertu qui résulte de la traversée des épreuves consiste à réduire la souffrance partout où elle se présente, alors que la vertu qui résulte de la traversée du bonheur ne pense qu'à partager ce bonheur, à le faire rayonner.

Mais alors, quel travail est le mien puisque tout ne paraît naître que de la Source ? Il n'y a qu'un travail, suivre le difficile, le reste coule de Source. Et pourquoi suivre le difficile ? Parce que c'est le plus naturel, le plus créateur, le plus agréable. Celui qui cherche le facile rencontrera toutes les difficultés imaginables : problèmes de santé dus à la sédentarité, anémie de la volonté, encrassement de l'esprit, affaissement de la liberté. Une telle femme ou un tel homme sera réduit à l'esclavage avant même de s'en apercevoir.

Toute la nature va vers le difficile. Prenez les oiseaux, dès que le vent se lève, ils n'ont d'autre plaisir que de s'élancer pour jouer avec lui. De cette façon, ils renforcent leurs ailes, affinent leurs instincts, élargissent leur liberté d'action. Les petits enfants

veulent escalader, grimper, courir, sauter, ils savent que le difficile produit de l'être. Tous ceux qui pratiquent un sport avec assez d'intensité savent qu'il arrive un temps où les fissures se remplissent de muscles, de volonté, de santé et de puissance.

L'autre travail de l'homme, c'est de se consacrer tout entier. Pas seulement le cœur, pas seulement la raison, pas seulement l'action, pas seulement la contemplation, pas seulement la volonté, pas seulement l'expérience, tout. La sagesse résulte de l'engagement de tout l'homme en pure sagesse. Tout soi doit entrer dans l'effort.

Si j'y fais entrer tout moi, il en ressortira tout l'univers. « Miens sont les cieux et mienne est la terre, miens sont les hommes, les justes comme les pécheurs », disait Jean de la Croix. Je serai arbre avec les arbres, montagne avec les montagnes, mer avec la mer. Je serai joie dans les souffrances du monde, je serai espoir dans les désespoirs du monde. Je pousserai comme l'herbe, je couvrirai les champs, j'absorberai tous les rayons du soleil et personne n'aura plus faim. Je coulerai dans les larmes de tous ceux qui pleurent, je descendrai dans la pluie, je glisserai dans les rivières et personne n'aura plus soif. J'exploserai dans les luminaires, je brillerai de toutes les étoiles, je m'enflammerai comme une torche et plus personne n'aura plus froid. Je serai si muet que tous les êtres en seront remués. J'écrirai sur les montagnes que ma substance est joie.

Orientations bibliographiques

Anonyme, *Le Nuage d'inconnaissance*, traduction d'Armel Guerne, Paris, Seuil, 1977.

Davy, M.-M., *Encyclopédie des mystiques*, tomes I et II, Paris, Payot, 1996.

De Cues, N., *Sermons eckhartiens et dionysiens*, traduction de Francis Bertin, Paris, Éditions du Cerf, 1998.

——— *Le Tableau ou la vision de Dieu*, traduction d'Agnès Minazzoli, Paris, Éditions du Cerf, 1986.

——— *Trois Traités sur la docte ignorance et la coïncidence des opposés*, traduction de Francis Bertin, Paris, Éditions du Cerf, 1991.

Luminet, J.-P., *Les Trous noirs*, Paris, Seuil, 1992.

Porete, M., *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, traduction de Max Huot de Longchamp, Paris, Albin Michel, 1997.